

442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 139

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

Jeudi 6 janvier 2022 ; 16:55:54
Helluva time

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
FRANK "Slow Death"
LULU la BARQUETTE
GUILLLOTINE
THOMAS "Minimal Chords"
ZERIC "Trauma Social"
CHRISTOPHE "Dirty Punk"
Steff TEJ
Richard BARON & JOYLINER
VINCENT "Mass Prod"
Sandra COHEN

Special :
ABYGAËL

RIP :
Vincent HANON
Henriette VALIUM
Anne RICE
Rickie Lee REYNOLDS (Black Oak Arkansas)
ABUS DANGEREUX

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

THOUGHTCRIMES : Tap night (CD, Pure Noise Records)

Au début était Dillinger Escape Plan. De 1997 à 2017, le groupe de Morris Plains, New Jersey, a avoïné son metalcore tout autour de la planète. En l'occurrence, on ne peut guère utiliser l'expression bateau "aux 4 coins" à leur endroit, trop réducteur, trop restrictif. Après une demi-douzaine d'albums et un turn-over de musiciens aussi impressionnant que le tissu de mensonges débité par n'importe quel politicien en campagne électorale - le seul membre permanent durant toute la durée d'existence du groupe fut le guitariste Ben Weinman - le gang décide d'arrêter les frais quelques mois après avoir été victime d'un grave accident de la route en Pologne, un poids-lourd, dont le chauffeur s'était endormi au volant, percutant leur tour-bus. Aucun mort à déplorer, mais quand même treize blessés plus ou moins sérieux. On a frisé la tragédie antique, et fin de l'aventure. En 2019, le dernier batteur de Dillinger Escape Plan, Billy Rymer, en place depuis 2009, décide de former un nouveau groupe, Thoughtcrimes. Le gonze n'en est pas à sa première incartade musicale, puisque, parallèlement à Dillinger Escape Plan, il avait déjà formé deux autres équipes soniques, North Korea en 2010 et No Machine en 2014. Ces deux groupes étant toujours en activité aujourd'hui, ça lui fait donc trois formations à faire tourner simultanément, avec Thoughtcrimes, belle santé et belle vivacité pour le presque quadragénaire, la batterie n'étant pas l'instrument le plus reposant dans le genre musical défendu, en gros le métal sous ses différentes acceptions, on est loin du joueur de triangle dans un orchestre symphonique. Thoughtcrimes reste sur cette ligne dure et métallique, il n'y a pas de raison de changer de percheron au milieu du champ. Formé depuis à peine une semaine, le groupe enregistre déjà son premier EP, "Tap night", qui paraît le 22 mars 2019. On n'a rien vu venir et on s'en est pris plein les lunettes. Mais une éjaculation aussi précoce n'est guère propice à une relation durable, le EP restant, à ce jour, le seul témoignage vinylique du groupe, qui le fait reparaitre aujourd'hui, augmenté de deux inédits pour tenter de conserver une certaine dignité. Techniquement, six morceaux balancés en moins de vingt minutes, vous aurez compris que Thoughtcrimes n'est pas franchement là pour faire du point de croix. Musicalement, si le métal reste le fond de commerce du groupe, on sent poindre quelques éruptions hard-rock et quelques frémissements hardcore pour varier les plaisirs, même si ça reste très saignant et n'est pas sans rappeler, parfois, Converge. Dans sa version vinyl, "Tap night" paraît en trois couleurs différentes, toutes trois à dominante rouge, avec touches de noir pour parfaire l'attractivité visuelle. Le steak, ils doivent le préférer tartare, je ne vois pas d'autre alternative. Saisissante façon de patienter en attendant leur futur premier album, prévu pour le printemps 2022, produit par Mike Watt. Un attelage qui ne risque pas de leur valoir le prix Nobel de la paix, ni même d'être adoués par l'UNESCO pour s'occuper des petits enfants nécessiteux, chacun sa mouise.

LUCIFER FOR PRESIDENT : Asylum (CD, My Kingdom Music - www.mykingdommusic.net)

En cette période pré-électorale, qu'un candidat comme Lucifer fasse son coming-out politique a quelque chose de rassurant. OK ! Avec lui, c'est sûr, on va morfler grave, on va souffrir, ça va être du sang, de la sueur et des larmes... en permanence. La rigolade, ça va passer par profits et pertes, surtout pertes. L'avenir s'annonce sombre, douloureux, méphitique. Mais, finalement, pas pire que ce qu'on connaît déjà. Au moins, avec Lulu, pas de mauvaises surprises, quand il dit qu'il va nous en faire baver, on sait que ça va être terrible. La poésie lyrique, ça n'est pas son fond de commerce, Erato n'est pas sa douce moitié, pas d'entourloupe. Quand il dit qu'il va réprimer sévère, on sait que ça va être la schlague. Mais avec les autres ? Les tronches de premiers de la classe qui nous caressent dans le sens du poil, qui nous promettent des jours meilleurs et des lendemains qui chantent, qui se présentent sourire en avant sur dents plus blanches que blanches, qui nous disent qu'avec eux tout va changer, en mieux, croix de bois croix de fer s'ils mentent qu'ils aillent en Enfer, et qui n'y vont jamais, malgré leur mythomanie pathologique, mais qui, en revanche, nous le font vivre au quotidien l'Enfer, ne valent pas mieux qu'un vrai salaud, qui l'assume. Depuis presque deux ans, on sait ce qu'il en est de l'autocratie de tous les dirigeants de la planète, y compris et surtout ceux qui se prétendent les champions de la démocratie tout en s'asseyant sur icelle et en pondant diktat sur oukase en nous l'enfonçant en sus bien profond, pire qu'un douanier coprophile. Alors eux ou Lucifer, quelle différence ? Que Lucifer For President soient Italiens et qu'ils n'aient pas à subir le totalitarisme macronien n'y change rien, surtout au moment où il se susurre avec insistance que Berlusconi pourrait bien devenir président de la Botte, symbole S&M s'il en est aux pieds d'une maîtresse dominatrice. Leur

programme, Lucifer For President l'expriment en trois points : "Nous allons reconstruire Babylone, nous allons réinvestir l'antique Antioche, nous allons restaurer la Prostitution...". L'Apocalypse est proche, autant s'y faire. Lucifer For President se forment en 2017 et "Asylum" est leur premier album. Musicalement, le groupe navigue entre black métal et horror punk, entre sexe, drogue et rock'n'roll, entre Venom et Motörhead, entre Bathory et Celtic Frost. En dix titres, "Asylum" vous fait pénétrer dans les entrailles de la folie, de la schizophrénie, du paranormal et de la sorcellerie. Et en deux reprises, "Amandoti", du groupe punk italien des années 80 CCCP, et "We are 138", des Misfits, le disque étale sa science brutale et sauvage pour mieux nous convertir à sa politique de la terre brûlée, dont nous n'avons eu qu'un mince aperçu ces deux dernières années, le pire étant devant nous, malgré toutes les mesquines gestulations de nos politiciens de pacotille. Une muselière pour nous couper le droit à la parole, un confinement pour nous réduire en esclavage, un vaccin pour mieux nous tracer, voilà l'avenir qu'ils nous réservent sans l'admettre, Satan ferait largement aussi bien sans hypocrisie ni faux-semblant, et avec une musique écoutable au moins, de quoi reprendre un minimum espoir, pas en l'humanité, mais en une planète ouvertement hostile, donc franche et honnête. Votez Lucifer !

FORMATS COURTS

La DECOUPE : Inadapté (CDEP, Beluga Records)

Le grand enfermement généralisé de la planète depuis deux ans a eu au moins un côté "bénéfique", si toutefois le terme peut s'adapter à une situation bien pérave, celle d'avoir vu se créer tout un tas de groupes à la situation peut-être précaire, mais néanmoins bien réelle, surtout quand ces groupes ont pu enregistrer quelques titres, merci aux home studios, à défaut de pouvoir monter sur scène. La Découpe est l'une de ces corporations combinées à la va-comme-je-te-pousse, formées autour de musiciens ne pouvant plus s'exprimer au sein de leurs guildes habituelles. On trouve dans cette petite association à but fort peu lucratif des membres des Lullies, des Grys Grys, des Scanners ou encore des Silly Walks. Si vous pensez à du garage-punk bien saignant, vous avez raison, vu le passé musical de tout ce petit monde, je n'aurais pas parié un kopec sur leur propension à faire du rap-disco. Avec la finesse d'un couteau de boucher et l'efficacité d'un hachoir à viande, les trois titres de ce EP sont bourrés de protéines, deux morceaux chantés, "Inadapté" et "A côté", un instrumental, "Départementale de nuit", la Découpe, même quand il y en a un peu plus, ils vous le mettent d'office, sans supplément. On sait soigner le client dans cette petite officine d'équarrissage de précision. Ne reste plus qu'à souhaiter qu'ils ne se soient pas installés dans une boutique éphémère.

HECKEL & JECKEL : Abide (CDEP, P.O.G.O. Records)

Fichtre, à peine deux mois après la sortie de leur précédent EP, le duo Heckel & Jeckel remet le couvert, avec un nouveau format resserré. Adoptant la stratégie de la tortue marine, toute l'espèce pondant ses oeufs en même temps, ceux-ci éclosant simultanément pour noyer les prédateurs sous les proies potentielles, permettant ainsi à certaines d'entre elles d'échapper au gosier avide des oiseaux de mer, Heckel & Jeckel ont dû se dire que, au milieu de la production ambiante, le fait de sortir plein de disques servirait pareillement à faire que l'un ou l'autre finirait par atteindre sa cible, à savoir vous ou moi, l'auditeur lambda amateur de mélodies explosives et d'accords irascibles. Pas con. Sur moi, la danse rituelle de ces corbacks transfornistes, ça fonctionne, même si le label P.O.G.O. m'a un peu aidé à orienter mon choix au moment d'entrer dans l'isoloir pour ne pas me fourvoyer au milieu de tous ces bulletins tous aussi abscons les uns que les autres. La fin ne justifie-t-elle pas les moyens ? A fortiori quand il s'agit de s'abreuer d'un carré de morceaux chafouins ("Poor sad boy", "Fuck you") ou fantasques ("Alice", "A dream") sur fond de stoner minimaliste (guitare et batterie, what else ?) pas aussi désertique qu'à l'habitude, plutôt urbain même, voire post-apocalyptique. Mad Max au pays de Banksy.

The Mike BELL CARTEL : Wait ! (CDS, Beluga Records)

Originaire d'Helsinki, le Mike Bell Cartel est emmené par le dit Mike Bell, jusqu'ici connu pour ses exactions garage-rock au sein de Mike Bell & the Belltones. Avec ce nouveau projet, on se retrouve dans un secteur annexe du garage, moins sale, moins huileux, avec moins de cambouis sur les mains, un garage un chouia plus pop, un chouia plus psyché, notamment sur "Wait !", la face A de ce single. Pour autant, difficile de s'écarter d'un cérémonial si bien intégré, comme le montre "There comes the pain", la face B. Puisqu'on ne peut jamais vraiment chasser le naturel sans qu'il repointe ses naseaux au triple galop, la guitare fuzz et l'orgue Farfisa nous refont le coup de la fosse de vidange pour admirer les dessous d'une si gironde mécanique. Chacun ses fantasmes. D'autant que le quatuor affichant une

INTERNET

prédilection certaine pour les fringues noires, leurs petites perversions motorisées ne les signalent même pas à un voisinage plutôt propre sur lui. Sont-ils malins les gaillards !

SONIC ANGELS : Up & down (CDEP, Monster Zero - www.monsterzerorecords.com)

Les Montpelliérains se rappellent à notre bon souvenir avec cette petite carte postale, histoire de donner des nouvelles en cette époque troublée. D'autant que, si Marc et Sylvie sont toujours fidèles aux postes de guitariste et de bassiste, ils ont pris un auto-stoppeur pour tenir la batterie, Fletan, du groupe espagnol Wau y los Arrrghs !!! Question de relations de bon voisinage puisque le groupe est aujourd'hui basé à Valence, en Espagne. Le gonze savait où il s'asseyait, il n'est pas franchement dépaycé avec le garage-punk-rock'n'roll des Sonic Angels, vu que c'est ce qu'il pratique aussi avec son groupe habituel. Il lui a été facile de se couler sur la banquette arrière, sans se faire remarquer et sans déranger. Un EP quatre titres envoyé en huit minutes, on ne peut pas dire que ce petit changement de personnel ait fait baisser la moyenne. Certes rien d'unique dans cette façon de conduire pied au plancher et Ray-Ban sur le nez, mais on se sent au moins en sécurité dans cette charrette habilement drivée. Après six ans de silence discographique, ça fait du bien de rallumer l'auto-radio et d'y entendre les Sonic Angels ramoner leurs guitares pour mieux couvrir le bruit du moteur et des pneus raclant l'asphalte en se jouant des hauts et des bas des dos d'ânes et des nids de poules. Sonique, la composante est nettement gravée dans leur nom, non ?

KNOCKED LOOSE : A tear in the fabric of life (CD, Pure Noise Records)

Le groupe de Louisville, Kentucky, se montre empli de chagrin sur ce nouveau disque, un mini LP 6 titres qui, pour la première fois, raconte une histoire, celle d'un homme victime d'un accident de la route, en pleine nuit, en pleine cambrousse, au cœur d'une forêt comme on en trouve encore dans cette région de l'ouest des Appalaches, un accident dans lequel périt son passager. A la suite de quoi il entre dans une spirale de deuil et de culpabilité qui vont le faire passer par différentes phases émotives. L'idée de ce disque est venue à Bryan Garris, le chanteur du groupe, pendant les confinements et autres couvre-feu du printemps 2020, quand les membres de Knocked Loose, comme à peu près l'ensemble de la planète, se sont retrouvés séquestrés, comme ils le disent eux-mêmes. L'ambiance n'étant guère à la folle gaieté, c'est ce disque sombre et préoccupé qui leur est venu à l'esprit, tout le monde broyant des idées noires que noires face à cette crise mondiale de totalitarisme sanitaire. Une histoire qui entre parfaitement en adéquation avec la musique de Knocked Loose, un hardcore-métal violent et brutal, comme un crash automobile, tout se tient, jusqu'à la couleur du vinyl sur lequel le disque est gravé, du moins dans l'une de ses versions, limitée, forcément, rouge sang avec des traces d'un orange incendiaire, sous une pochette ténébreuse éclairée par cette même teinte rougeâtre crépusculaire. Visuellement, c'est très beau, comme la vidéo qui accompagne l'intégralité du disque, en animation, en noir et blanc, angoissante et oppressante. Musicalement, c'est très trash et traumatique. Jusqu'à la voix de Bryan Garris, semblable à celle d'un oracle qui hurle sa douleur à s'en écorcher le larynx. Il doit se ruiner en citrons et en miel pour se faire ses gargarismes le lascar. Derrière, les guitaristes doivent jouer avec des gants en amiante, les cordes entrant vite en fusion, et le batteur doit revêtir une combinaison ignifugée avant même le premier coup de baguette, le bois de son instrument ne devant guère résister à l'inéluctable combustion spontanée qui s'ensuit. Avec Knocked Loose, le hardcore redevient la musique vicieuse et dangereuse qu'il était au début, tandis que le métalcore qui en est dérivé redonne de l'espoir à tous les métallurgistes du monde entier ayant subi les ravages des licenciements massifs de ces dernières décennies. Si Knocked Loose en avaient les moyens, ils rouvriraient les hauts-fourneaux laissés à l'abandon par l'emploi de plus en plus envahissant du plastique dans nos sociétés aseptisées. Je suis prêt à en mettre ma main au feu, ah ah ! Finalement, l'accident de voiture initial n'était qu'un pis-aller, on peut toujours faire pire dans la fureur et l'atrocité.

Le label suédois **Beluga** vient de faire paraître le nouvel album du groupe californien **the Reflectors**, "Faster action", onze titres de power-punk-pop : belugarecords.com @@@ Même si **Rancid** existe toujours, le groupe a une activité si peu soutenue que ça laisse le temps à ses membres de s'occuper de leurs petites personnes, comme **Lars Frederiksen** qui vient de sortir un premier EP solo, "To victory", sur **Pirate's Press**. Six reprises, dont quatre de deux de ses groupes précédents, **Lars Frederiksen and the Bastards** et **Old Firm Casuals**, et deux de groupes qui l'ont fait kiffer dans sa jeunesse, **U.K. Subs** et **Kiss**. Pirate's Press étant un label plutôt friand d'éditions limitées et collectors, le disque sort en sept couleurs de vinyl différentes, accrochez-vous pour les trouver toutes : <https://larsfrederiksenmusic.com> @@@ **Attakus** produit des statuettes inspirées essentiellement par la bande dessinée, et un peu par le cinéma. Certes, ça n'est pas donné, mais quand on voit la taille et la qualité des objets, on comprend. Ainsi, le **Gaston** guitariste (ça change du gaffophone) qui illustre mon propos, avec ses vingt centimètres de hauteur et ses moins de 400 exemplaires, vaut bien ses 240 euros. Ils viennent de rafraîchir leur site, qui reste le meilleur moyen de vous procurer leurs produits : www.attakus.art @@@



Toujours réduite à la portion congrue à cause d'une actualité musicale qui tourne au ralenti, la feuille d'info **Que Vive Le Rock Libre** de l'ami **Zeric** n'en poursuit pas moins son petit bonhomme de chemin semestriel. Le n° 59 est téléchargeable ici : <http://traumasocial.fr> @@@ **Fluide Glacial** reste la bible incontournable pour les amateurs d'umour, de bandessinées et de petits Mickeys à gros seins, voire à couilles qui pendouillent. Avec zéro pages de pubs, voilà qui nous change des torchons mercantiles de la presse grand public. Si toutefois ma petite vie vous intéresse (et si tel n'est pas le cas, je m'en fous, c'est moi qui tape sur ce fichu clavier, j'écris donc ce que je veux), sachez que c'est le seul magazine auquel je suis abonné, ce qui, de ma part, est un sérieux gage de confiance dans son avenir. Profitant de cette nouvelle année de merde, l'équipe en a profité pour rénover son petit chez lui numérique avec un site relooké, rouge à lèvres, mascara, botox, rien n'était trop beau et rien n'a été oublié dans ce ravalement : fluideglacial.com @@@ Deux nouveauté chez les Marseillais de **Crapoulet** : "Pictures on the wall", album du groupe hardcore parisien **Henchman**, et "Fins que tot sigui cendra", album du groupe street punk barcelonais **Sewer Brigade**, de quoi vous réchauffer en vous émulsifiant les sangs : <http://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ Du côté de Rennes, c'est le label **Mass Productions** qui vient d'endosser son costume de Père Noël et qui remplit sa hotte avec deux albums tout chaud, de quoi faire fondre la neige, si vous en avez par chez vous, vu que ça devient une denrée rare sous nos latitudes : "Animal bestial", des Lillois **Toxic Waste**, toujours aussi punk-rock, et "Everything is connected...", des Gallois **Social Experiment**, du bon gros hardcore comme on l'aime : www.massprod.com @@@ Chez **Nineteen Something**, on clôt (provisoirement) la série des rééditions des **Thugs** avec celle du EP "K.E.X.P. session 10-07-2008", enregistré lors d'un show radio à Seattle durant l'éphémère reformation du groupe : nineteensomething.fr @@@



BUTCHER'S RODEO : Haine (CD, At(h)ome)

Dix ans après leur formation, cinq ans après leur premier album, Butcher's Rodeo sortent aujourd'hui leur deuxième long jeu. Si j'utilise l'idiome hexagonal pour qualifier le bousin, et non pas grand-breton long play, c'est pour coller à l'air du temps et souligner, à ma modeste façon, le changement le plus notable intervenu dans l'histoire du groupe, le chant désormais en français alors que, sur les deux EP et l'album précédents, c'est l'anglais qui prévalait. Ça n'a pas l'air comme ça, mais l'évolution est significative, même si pas foncièrement fondamentale. Si Butcher's Rodeo s'expriment désormais dans la langue d'adoption de Paco Rabanne, grand métallurgiste devant l'éternel extraterrestre, c'est clairement pour se faire mieux comprendre de son public. Encore que, dans le style musical de Butcher's Rodeo, le hobocore comme ils le revendiquent, crossover de métal et de hardcore, au chant gracieusement hurlé, les paroles, fussent-elles en français, ne sont pas franchement immédiatement compréhensibles, même avec la meilleure volonté. Non pas que ça me gêne à titre personnel, ayant toujours tendance à considérer la voix comme un instrument, sans trop me focaliser sur le sens des paroles. D'autant que, si ça chante en français ou en anglais, je peux certes décrypter le discours, mais si ça vocalise dans n'importe quel autre patois, allemand, espagnol, japonais, papou septentrional ou inuit, par exemple, je dois bien avouer mon incapacité à comprendre le moindre syntagme, alors autant détourner mon attention de tout discours pour n'apprécier que la musicalité. Une musicalité un chouia familière, puisque Vincent Peignart-Mancini officiait avant au sein d'Aqme, et qu'il y a donc comme une sorte de déjà entendu dans ces harmonies vocales qui passent allègrement des hurlements les plus expressifs aux murmures les plus introspectifs. On ne se refait pas. Derrière, ça bourrine gentiment et proprement, plus posément que sur "Backstabbers", le premier album, me semble-t-il, mais ma mémoire me joue peut-être des tours, à mon âge, je sens bien qu'Alzheimer m'attend au coin du bois avec des intentions tout sauf amènes. Butcher's Rodeo aiment bien les cassures de rythme, même si elles ne sont pas trop brutales, ne heurtant donc pas nos oreilles habituées à un menu déroulant agressif, du genre à ne lever le pied qu'arrivé à la limite du point de rupture. Chez Butcher's Rodeo, il y a bien quelques arpèges languides et melliflues, le court instrumental "Seul", mais, globalement, ça reste encore suffisamment méchant pour ne pas effaroucher le coreux de base, celui qui aime quand ça lui malmène les rognons et quand ça lui expédie un uppercut dans la tripaille. Pas ce qu'on a fait de plus extrême dans le domaine, mais pas non plus ce qu'il y a de plus pasteurisé. Ce nouvel album de Butcher's Rodeo est honnête dans sa démarche et fait le job, comme on dit au sein de la force "Barkhane", sauf que là ça nettoie plutôt le cérumen que le désert, mais l'intention reste la même.

EJECTES : Since 88 - vol. 2 (CD, Les Disques Du Tigre - <http://ejectes.com>)

En 2014, après un quart de siècle à propager la bonne parole du ska et du reggae à travers l'Europe, pour ne pas dire le monde, ou au moins une partie de celui-ci, Steff Tej, l'Ejecté en chef, faisait paraître une compilation rétrospective du groupe. Le fait que ce "Since 88" soit sous-titré "vol. 1" laissait présager l'idée d'un "vol. 2", même si ça n'est pas toujours automatique, l'adhésion publique étant un bon indicateur de sa faisabilité. Apparemment, ce premier opus n'a pas dû connaître qu'une survivance passagère d'un certain état de grâce, puisque, de fait, ce second opus est tombé à point nommé pour se glisser sous le sapin de Noël, entre les boules et les étoiles scintillant de mille feux. En fûtes-vous, comme moi, l'un des heureux récipiendaires ? Je vous le souhaite, sinon, il y aura bien quelque séance de rattrapage festive pour vous remettre sur les rails, anniversaire, défaite de cet emmerdeur en chef de Macron à la présidentielle, divorce d'avec votre chieur de patron, les occasions de vous faire plaisir ne manqueront probablement pas. Car des feux de joie et de Bengale, ce disque n'en manque assurément pas avec ses 24 titres parcourant désormais un peu plus de trois décennies d'activisme musical. Les Ejectés ne se sont jamais fourvoyés durant toutes ces années, là où pas mal de leurs congénères ont souvent fait évoluer les rythmes skankants et chaloupés vers une variété assez peu affriolante. Steff Tej et ses Ejectés, non. Chaque cru est certes un tantinet différent des précédents, avec le temps les tempi se sont parfois calmés, mais le fond est resté le même, entre ska guilleret et reggae enjoué. Groupe à géométrie variable, si les Ejectés se résument, depuis une dizaine d'années, à un trio, avec parfois l'adjonction d'un clavier, il y eut aussi des périodes où on avoisinait le big band, ou, à tout le moins, le groupe upgradé, avec cuivres et choristes. En studio, il est même encore plus facile de dépasser

le simple format minimaliste en laissant la porte ouverte afin que quelques amis viennent faire un petit coucou, descendre quelques binouzes, et poser quelques arpèges, quelques accords, quelques harmonies sur bande. C'est pourquoi, sur cette rétrospective, on a droit à toutes les formules imaginables en matière de petit ensemble instrumental. En trente ans, les Ejectés ont sorti une bonne quinzaine d'albums, une petite douzaine si l'on ne tient compte que des disques studio, c'est de ces derniers que sont extraits les titres entendus ici (comme ceux qui figuraient déjà sur le premier volet, y compris la toute première cassette autoproduite, en 1989, c'est dire si l'on ne renie rien, même les premiers gazouillis). Histoire d'offrir d'autres perspectives, quelques-uns de ces morceaux sont proposés dans des versions alternatives ou différentes, c'est le cas pour cinq d'entre eux, tandis qu'un autre est carrément inédit, et donc spécifique à cette parution. Au fil de la sélection, on retrouve quelques classiques "éjectiens", de ces chansons reprises en chœur en public (enfin, dans une autre vie je veux dire), comme "Le climat", "Do the reggae", "La TV rend fou", "Sunday morning", "Sous la pluie", "La voie du cœur", "Soweto's burning", "TV box office" ou "Songe d'une nuit d'été". A noter que, s'il est arrivé aux Ejectés de faire des reprises, plutôt parcimonieuses cependant, aucune ne figure sur cette anthologie, il n'y en avait aucune non plus sur le premier volet, comme pour mieux se focaliser sur les compositions acérées de Steff Tej. C'est que l'individu a de quoi dire, tant au niveau des paroles que de la musique. Reprenant l'essentiel du discours alternatif initié dans les années 80, Steff Tej ne fait pas mystère de ses combats intellectuels et sociétaux. Viscéralement anti-capitaliste et anti-mondialisation, pour résumer arbitrairement son discours, il sait néanmoins rester positif dans ses textes ciselés avec un brin d'ironie et de raillerie. Musicalement, il revendique une ouverture d'esprit essentielle, n'hésitant pas, au hasard des inspirations, à parsemer ska et reggae de couleurs rocksteady, soul, latino, punky, rock, voire chanson française, ce qui serait un gros mot pour n'importe qui d'autre, mais qui se transforme en clin d'oeil goguenard pour ce bonhomme qui fait de la musique comme d'autres jouent au foot le week-end, pour s'amuser, certes, mais aussi, quand même, pour torgnoler l'équipe d'en face et la faire repartir avec une défaite dans les chaussettes. C'est pas parce qu'on est dilettante qu'il ne faut pas être un minimum sérieux dans ce qu'on fait. Il y va de sa propre crédibilité. Cerise sur le gâteau, ces deux compilations sont conçues comme de vrais albums, les morceaux étant couplés de manière à éviter la lassitude (éventuelle) d'une écoute linéaire ou chronologique. On picore ainsi dans la discographie du groupe sans autre but que de (re)découvrir les chansons, pas pour faire oeuvre entomologique, pas pour rédiger un catalogue didactique, pas pour suivre un quelconque académisme formel. A priori, il ne semble pas qu'un troisième volume soit programmé, du moins pas avant les trente prochaines années, quand il y aura suffisamment de nouvelle matière pour y consacrer un nouveau florilège.



The MONSTERS : You're class, I'm trash (CD, Voodoo Rhythm Records)

Les Monsters existent depuis 35 ans désormais, mais, depuis deux décennies, le groupe tourne de manière sporadique, de longues périodes de trêve sont parfois interrompues par de brusques poussées de fièvre, l'occasion de sortir un nouvel album. Ces montées d'adrénaline se produisent à peu près tous les cinq ans. Cette carrière en pointillés s'explique en grande partie par l'activisme débridé du Reverend Beat-Man Zeller, ci-devant chanteur et guitariste des Monsters, qui poursuit en parallèle une carrière solo, qui préside aux destinées du label Voodoo Rhythm Records et qui essaie de maintenir à flot une boutique de disques. Comme, en plus, il lui faut bien s'acquitter d'autres activités plus prosaïquement humaines (manger, baiser, dormir), on comprend que des journées de 24 heures seulement sont nettement trop courtes pour un tel stakhanoviste. Les Monsters en pâtissent un peu, c'est comme ça. Heureusement (quoique, façon de parler pour le coup), le destin se charge quelquefois d'infléchir le cours des choses, ainsi en est-il allé de la Terre transformée en planète-prison en 2020, mieux que Fiorina 16 dans "Alien 3". Pour neutre qu'elle soit, la Suisse n'a pas échappé à la dictature mondiale. Et puisque tout s'est arrêté aussi du côté de Berne, il a semblé parfaitement réalisable aux Monsters de se lancer dans l'élaboration d'un nouvel album. D'un naturel déjà énérvé, le groupe s'est retrouvé encore plus agacé que de coutume par l'impossibilité de sortir de chez soi, autant dire que sa musique s'en est ressentie. Les Monsters, depuis de longues années, sont les prophètes d'un trash-garage-punk-rock'n'roll fort peu propice à la méditation et à la contemplation, la situation n'a pas arrangé les choses de ce côté-là. Au moment où les Monsters décident de se lancer dans l'aventure de ce nouvel album, ils n'ont, stricto sensu, aucune chanson en stock. Ils partent donc d'un page blanche, ce qui n'a rien d'une litote. Une page, une seule, c'est largement suffisant pour écrire une douzaine de chansons en deux semaines. Ils se sont même sûrement offert le luxe de ne pas empiéter sur la marge. Et deux semaines de plus pour les enregistrer. En deux coups les gros, les Monsters viennent de pondre un album de pur boogie-trash plein de fuzz et sans sucre ajouté. Pour vous donner une idée de l'urgence ayant présidé à l'édification du bazar, sachez que le disque ne dépasse pas la demi-heure, et que, tout compris, on ne doit pas y trouver plus de 120 mots pour l'ensemble des paroles. Même les Stooges sont ratatinés au petit jeu du qui peut le plus peut le moins. Des chansons qui n'alignent pas plus de deux accords, répétés en boucle, et pas plus d'un dizaine de morphèmes, tout aussi martelés. Je confesse qu'on est loin de Wagner ou de Bob Dylan. En revanche, on est parfaitement en phase avec l'irritabilité qui nous mène tous par les tripes depuis près de deux ans que la classe politique mondiale et la soi-disant communauté scientifique nous prennent pour des cons. Les Monsters viennent de mettre une bande-son sur notre colère et notre rage. Yes we're trash !

Les CADAVERES : Existence saine (LP/CD, Nineteen Something/Archives De La Zone Mondiale/Dirty Punk Records)

Les CADAVERES : Le bonheur c'est simple comme un coup de fil... (LP/CD, Nineteen Something/Archives De La Zone Mondiale/Dirty Punk Records)

Les CADAVERES : L'art de mourir (LP/CD, Nineteen Something/Archives De La Zone Mondiale/Dirty Punk Records)

Les CADAVERES : Paris sous la pluie (CD, Nineteen Something/Archives De La Zone Mondiale/Dirty Punk Records)

Les CADAVERES : Autant en emporte le sang (LP/CD, Nineteen Something/Archives De La Zone Mondiale/Dirty Punk Records)

Les CADAVERES : La catastrophe n'est plus à venir... elle est déjà là... (LP/CD, Nineteen Something/Archives De La Zone Mondiale/Dirty Punk Records)

Les CADAVERES : Au terminus de l'histoire (LP/CD, Nineteen Something/Archives De La Zone Mondiale/Dirty Punk Records)

INFRAKTION : Sous les pavés... la rage (LP, Dirty Punk Records)
Y a pas à tortiller des boyaux, les Cadavres restent l'un des groupes majeurs de la scène punk "alternative". En même temps, le punk n'est-il pas censé être alternatif par définition ? Je ne sais pas qu'il existe un punk "officiel" (même dans la Russie de Poutine ça ne doit plus être de mode), ou si tel est le cas, il peut dès lors difficilement prétendre être réellement punk. Que nenni. Dans le cas des Cadavres, la question ne se pose même pas, elle est tellement induite qu'elle n'a pas de raison d'être. Formés en 1979, avant même qu'on parle de mouvement "alternatif", et définitivement occis aux alentours de 2013, avec une valse d'enterrements et de résurrections au milieu d'une existence qui, pour saine qu'elle était revendiquée dans le titre du premier album, n'en fut pas moins un tantinet

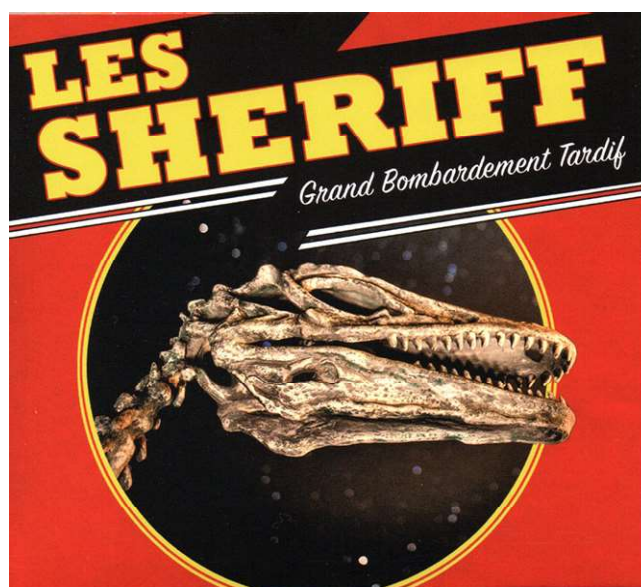
erratique, les Cadavres ont longtemps fait la nique à tous les vampires et zombies ayant jamais foulé cette vallée de larmes qu'est notre petite boule de pétanque orbitale. Avec, au final, un seul membre qui aura résisté aux vicissitudes de la (non)-vie de groupe sur le temps long, Vérole, le chanteur. Même si, à partir de 1986, le bassiste Jérôme et le guitariste Mannevy feront plus que de la résistance, puisque eux aussi seront encore là lors de ses dernières forfaitures. Au moment de tirer le bilan, les Cadavres ont fait paraître quatre albums studio et trois live, ainsi qu'une pellette de EP. La réédition globale qui nous occupe aujourd'hui concerne les quatre disques studio, deux live et une compilation de EP. "Existence saine", "Le bonheur c'est simple comme un coup de fil" et "L'art de mourir" avaient déjà eu les honneurs d'une refonte élaborée par Dirty Punk il y a quelques années, uniquement en vinyl, pour les autres c'est la première étude post-mortem. Des rééditions qui se déclinent à la fois en vinyl et en CD, sauf "Paris sous la pluie", le live de 1994, enregistré l'année précédente au Bataclan de Paris, qui ne revient à la vie qu'en CD. Ce qui fait que, à ce jour, il n'a toujours pas eu droit à son format vinyl, puisque le pressage original n'était déjà qu'en CD (et en cassette, un format qui, pour l'heure, et malgré un vague sursaut d'énergie ces derniers temps, ne semble pas avoir convaincu grand-monde, ce qui se comprend, tant le support est merdique, surtout sur la durée, la bande magnétique supportant mal les outrages du temps). Si les versions vinyl restent fidèles au couplage des versions originales, ainsi que les deux albums live, il n'en va pas de même pour les versions CD des albums studio, largement fournies en bonus. "Existence saine", à ses onze titres d'origine, rajoute des morceaux contemporains parus uniquement en 45t, des maquettes de 1987, et des live enregistrés le 11 novembre 1989 à l'Olympia de Paris, en première partie de l'un des trois concerts d'adieu de Bérurier Noir. Ce qui prouve au passage que, bien que n'ayant jamais affiché de tendance "alternative" franche et tranchée, les Cadavres n'en furent pas moins intégrés par les groupes champions de cette scène. "Le bonheur c'est simple comme un coup de fil...", c'était quinze titres à l'origine, dont quatre variantes du gag "Dieu seul le sait", auxquels se joignent deux prises alternatives, parues sur des compilations à l'époque, un (alors) inédit, deux maquettes et deux live, à Genève, dont "Salopes de keufs", un standard scénique, et "Nucléaire mon ami", un titre rare. "L'art de mourir", treize titres et huit bonus, dont cinq versions alternatives, deux extraits de compilations et une nouvelle version live de "Salopes de keufs", toujours à Genève, mais un autre jour. "Autant en emporte le sang" reste le dernier album studio des Cadavres, paru en 1996. Les douze titres du disque sont augmentés de six morceaux enregistrés en 2000, au moment de la deuxième reformation, un medley live, trois en répétition et deux en seize pistes. A part le medley live et "Survie automatique", qui sortira sur une compilation, tous les autres sont inédits. "Au terminus de l'histoire" vient clore cette série de rééditions. Un album qui n'en est d'ailleurs pas tout à fait un. A l'origine, les neuf titres du disque ont paru, trois par trois, sur trois EP, chacun sur un label et dans une couleur de vinyl différents, Dirty Punk (vert), Guerilla Asso (blanc) et Slow Death (rouge), comme une pizza margherita, mais atomisée. Ce n'est qu'après coup que les trois labels rassemblent le tout sur un CD. Pour la réédition, les bonus sont plus nombreux que les chansons originales, douze ayant été enregistrés le 20 avril 2011 à l'AJB de Bures-sur-Yvette et un le 14 mars 2009 à Caen. A la réécoute de tout ça, on constate que les Cadavres n'ont pas pris une ride. Leur musique reste du vrai punk-rock tendance 77, ce qu'eux-mêmes finiront par qualifier ironiquement de punk messin. Non pas qu'ils soient originaires de la capitale mosellane, qui, par ailleurs, a vu naître en son sein quelques groupes frétilants, comme Charge 69, 1984 ou PKRK, les Cadavres étant Parisiens bon teint, mais plutôt pour se démarquer de l'étiquette "alternative" qu'on leur avait accrochée dans le dos sans leur consentement, comme un poisson d'avril pas frais (Ordralfabétix, sors de ce corps), notamment après leur signature avec Houlala/Bondage, labels ayant eux-mêmes un mal fou à se départir de leur filiation Bérurier Noir/Ludwig Von 88. Un punk-rock échauffé servant d'écrin aux textes de Vérole, en prise directe avec un quotidien pas franchement folichon, des textes désabusés et cyniques dénonçant tous les travers de notre société déshumanisée. Des paroles aisément transposables dans un 21ème siècle qui n'a rien à envier, en termes de putréfaction intellectuelle et de momification morale, à ses devanciers, surtout depuis la "révolution industrielle", énoncé fort impropre pour une ère elle-même guère ragoûtante, il y a une certaine logique dans ce paradoxe sémantique. La boulimie d'écriture de Vérole a réglé presque automatiquement la question des reprises, presque accidentelles dans le répertoire du groupe, Georges Brassens ("Les copains d'abord" relooké en "Les salauds vont en enfer"), Joe Dassin (deux fois quand même, réminiscence d'une enfance passée à écouter la

variété ambiante ? "Siffler sur la colline" devenu "Lantier sur la colline", Lantier étant, accessoirement, un autre pseudo utilisé par Vérole aux débuts du groupe, et "L'Amérique", elle-même une reprise, celle de "Yellow river" du groupe britannique Christie), Magazine, le groupe formé par Howard Devoto après avoir quitté les Buzzcocks, "Shot by both sides" ayant d'ailleurs été co-écrite par Devoto et Pete Shelley, le Clash ("Stay free"), les Rats ("Je m'emmerde") et Guerilla Poubelle ("Tapis roulant"). Malgré ce lot de rééditions plutôt caloriques, il reste néanmoins des trous dans la raquette. Ainsi, "Ornano dans la brume", live enregistré en 1991 et paru en 2016, est oublié, peut-être parce qu'il est encore disponible dans son pressage original, sur Slow Death et Guerilla Asso. Mais le gros manque concerne les tous premiers titres enregistrés par les Cadavres, ceux parus en 1982, sur le split album partagé avec Vatican, et en 1984, sur le EP "Le temps passe, le souvenir reste". Huit morceaux au total, dont "Salopes de keufs", qui ne furent réédités qu'une seule fois, en 2000, par Bondage, sur la compilation "Cocktail lytique". Pour ce qui concerne Vérole, en 1996, un peu avant la deuxième stase des Cadavres, et avant même l'enregistrement de "Autant en emporte le sang", le garçon avait déjà rejoint le groupe parisien Infraktion, avec un ex Dileurs, qui n'enregistre qu'un seul album avant de disparaître en 1999, "Sous les pavés... la rage". Album que Dirty Punk réédite parallèlement à l'oeuvre cadavérique. A l'époque, en 1996, le disque n'avait paru qu'en CD, sur Crash Disques, Dirty Punk vient donc de le represser uniquement en vinyl, et en deux couleurs différentes, rouge Reptincel et jaune Pikachu (catch 'em all). Au passage, la pochette aussi a changé, les pavés teints en rouge du CD ont été remplacés par un superbe dessin de Chester, montrant Mickey, une poignée de dollars dans la main, étendu sur un tas de pavés, un manche de guitare enfoncé dans le bide. Imprimé sur le CD original, Mickey, sans les biftons ni le tas de pavés, était suriné par un couteau. Les titres sont les mêmes, pour un punk-rock toujours d'obédience 77, avec un petit côté cuivré en plus, lorgnant parfois vers le ska, les préoccupations sociétales de Vérole restées inchangées ("Témoin n° 1", "Garde à vue", "Le vigile", "Insurrection") et une reprise inattendue, "Sois fainéant" de Coluche. Ce disque étant épuisé depuis fort longtemps, sa réédition s'imposait. Merci Dirty Punk.

Les SHERIFF : Grand bombardement tardif (CD, Kicking)

Quand les grands anciens décident de reprendre du service, ils ne se posent pas trop de questions existentielles. Puisque la recette avait marché pendant des années il y a quelques décennies, pourquoi la changer au moment de revenir aux affaires ? Est-ce qu'on révolutionne la poule au pot ou la bouillabaisse au prétexte qu'on a guillotiné l'un des descendants d'Henri IV ou que l'on pêche aujourd'hui des poissons qu'on ne voyait pas avant parce qu'on va les chercher plus profondément ? Non point. Une poule reste une poule, une rascasse une rascasse, un Sheriff un Sheriff. Si l'on est parfaitement conscient de l'universalité de cet axiome, aborder l'écoute de cet album revient à passer son certificat d'études après avoir décroché un doctorat. Il y a une paire d'années, quand Ludwig Von 88 s'est fendu d'un nouvel album après s'être réformé, le groupe a fait du Ludwig Von 88. Les Sheriff se relevant de Boot Hill ne pouvaient faire que du Sheriff, c'est d'une logique implacable. Le mythe engendre le mythe, on ne réécrit pas une légende aussi facilement qu'un texte de loi qu'on n'appliquera jamais. Même s'il faut pour cela pratiquer l'oxymore symbolique. Parce que, franchement, ouvrir l'album de la palingénésie par un "Requiem", fût-il "5 étoiles", c'est culotté. Mais les Sheriff n'ont, et n'ont jamais eu, peur de rien, c'est pas maintenant qu'ils vont trembler dans leurs bottes et souffrir de Parkinson au moment de défourailler. C'est que les petits jeunes qui pensaient avoir pris leur place après autant d'années de silence ont vu leur Stetson leur tomber sur la tête quand il a bien fallu se rendre à l'évidence. Les Sheriff ont peut-être salement blanchi sous le harnais, ils n'en restent pas moins de redoutables pistoleros. Avec le temps et l'expérience, ils sont devenus un peu plus rusés, voire vicieux, et n'ont pas plus l'intention de faire de cadeaux maintenant qu'ils n'en firent autrefois. Qu'ils viennent s'y frotter tous ces blancs-becs, ces tendrons, ces jeunes chiots à peine sevrés, ils sauront à qui parler, s'ils en ont le temps. Une bastos bien ajustée, c'est toujours plus rapide qu'une parole qui a du mal à sortir à cause du stress et de la trouille. C'est une loi de la déviance naturelle. Ne vous fiez pas au pauvre crâne de dinosaure qu'ils arborent sur leur étoile, il n'est là que pour faire croire, pour faire diversion, pour compenser. Ouais, pour sûr Bill, les old timers on va te les faire rentrer à l'hospice fissa qu'ils se disent les baby boomers à peine pubères, encore imberbes, au regard naïf. Ben non, les paps, s'ils en sont sortis de l'asile, c'est sûrement pas pour y retourner aussi facilement. Ils ne se sont pas donné tout ce mal pour ne faire que trois petits tours de

ville et simplement voir ce qui a changé. Ils sont là pour reconquérir leur territoire et le nettoyer de tous ses prétendants comme Ulysse son palais. S'ils n'ont jamais vu de tueurs en action, c'est l'occasion, même si ça va être fugace et rondement mené. Les Sheriff, une fois qu'ils seront arrivés à un bout de la Main Street, soleil (de plomb) dans le dos, on connaît ses classiques, ils auront vite fait de vous récuser le passage avant d'arriver à l'autre extrémité. D'accord, les plus anciens témoins ne reconnaîtront que deux de ces Sheriff d'antan (Fred étant récemment tombé au champ d'honneur, RIP), Olivier, celui qui chante plus fort que les autres, et Manu, qui privilégie désormais le shotgun à quatre coups après avoir longtemps tapé du talon sur les planches pourries du saloon, mais les trois nouveaux ne sont pas vraiment nés de la dernière rafale, faut pas croire, comme Ritchie Buzz, ex mercenaire (Real Kool Kats de Kevin K par exemple) qui semble vouloir enfin poser ses valises dans quelque endroit apaisé. Enfin, apaisé, apaisé, c'est peut-être vite dit. Une réputation comme celle que se trimballent les Sheriff, ça continuera forcément à attirer les pieds-tendres, dans l'espoir de les déboulonner de leur estrade, celle du haut de laquelle ils haranguent l'adversité avec ce regain de punch qui les a poussés à fondre une nouvelle tournée d'une douzaine de pruneaux calibrés pour la chasse au desperado, et que le 9mm ait remplacé le calibre 45 ne change pas grand-chose au fait que les Sheriff vont à nouveau imposer leurs règles, et qu'ils ne sont toujours pas là pour la gaudriole. J'en connais plus d'un qui va changer de trottoir en les croisant.



FOGGY BOTTOM : Dans cet endroit (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

Quand on se penche sur le cas Foggy Bottom, on touche vraiment du doigt la théorie émise par Albert Einstein selon laquelle le temps est une notion très (très) relative. Songez que la sortie de "Dans cet endroit", leur cinquième album, marque le quart de siècle d'activité du groupe de Thionville. Ce qui ne laisse pas de nous étonner tant Foggy Bottom possède l'art de se dissimuler dans les limbes brumeuses évoquées par leur nom, inspiré par celui d'un des plus vieux quartiers de Washington DC, où les brouillards naturels générés par la rivière Potomac se diluent dans ceux, plus industriels, des usines toutes proches. De quoi suggérer une certaine analogie avec leur Lorraine natale. Longtemps resté en trio, Foggy Bottom, avec ce nouveau disque, ordonnent un quatrième mousquetaire, un clavier, qui renforce l'impression de mélancolie et de noirceur dégagée par leur musique. Beaucoup avancent le nom de My Bloody Valentine pour faire référence au rock à fortes et puissantes guitares de Foggy Bottom, d'autres parlent de shoegaze pour décrire une musique dominée par la distorsion éthérée d'un psychédéisme sombre et cafardeux. Il est certain que l'écoute de Foggy Bottom n'incite guère à imaginer la fulgurance d'un arc-en-ciel floral ou la coruscation d'une palette picturale. Il n'en reste pas moins crucial que l'intensité dégagée par le groupe ne peut nous laisser indifférent, indépendamment de l'hermétisme apparent de textes en français récusant toute franchouillardise putassière. Au contraire, ce disque ayant été conçu durant les longs mois d'internement qui ont émaillé une année 2020 fort peu soucieuse de convivialité, il reflète avec acuité l'état mental d'une société à qui on a dénié le plus banal des droits, celui des rapports sociaux nécessaires à notre instinct grégaire, même pour

les plus misanthropes d'entre nous. On ne mesure pas, ou, du moins, on se refuse à le faire, les dégâts psychologiques à long terme provoqués par toutes les mesures liberticides qui font notre quotidien depuis deux ans. Le constat risque d'être terrible quand viendra l'heure de solder les comptes de cette asthénie morale collective qui nous asphyxie plus sûrement qu'une simple angoisse existentielle. Les tueurs sociétaux sont souvent plus "efficaces" que ceux que l'on nous désigne trop complaisamment comme tels. Autre changement notable, Foggy Bottom a fait appel à un producteur pour mettre en forme son bouillonnement électrique, Camille Belin (Daria, LANE), d'où, peut-être, ce soupçon d'atmosphère angevine que l'on discerne parfois au détour d'une mélodie soutenue ou d'une série d'accords transcendants, accessoires bruitistes qui nous rappellent que tout ça, finalement, reste un tissage noisy sur fond de trame post-punk et reprisage pop.

DEAD MAMMALS : Dead Mammals (CD, P.O.G.O. Records)

C'est sûr, le confinement de la planète en 2020 aura été une sacrée épine dans le cul de l'humanité, mais, puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'à cogiter, même Big Brother ne peut rien contre ça, pas mal de groupes ont fini par se former, d'abord dans les têtes, puis dans les faits. Ainsi à Rochester, Angleterre, à une cinquantaine de kilomètres de Londres, sur les rives de la Medway, haut lieu de la scène garage-punk des années 80, deux musiciens ont-ils décidé de s'associer et de former les Dead Mammals. Peter Basden est chanteur, Chris Garth (guitariste du groupe post-rock UpCDownC) est multi-instrumentiste, il joue d'ailleurs de la guitare, de la basse et de la batterie sur ce premier album, les deux hommes s'affichent donc en duo. Sur scène, ça risque d'être un peu plus compliqué, mais, pour l'heure, on n'en est pas encore là. Fans de la noise alternative américaine des années 80 et 90, les Dead Mammals s'appliquent à la faire revivre durant les dix morceaux d'un album qui transpire l'ennui lié au cantonnement qui a présidé à leur naissance. Musicalement, les Dead Mammals revendiquent leur intérêt pour des groupes comme Jesus Lizard ou les Wipers, ou pour des labels comme Amphetamine Reptile. Et il y a clairement de ça dans un disque à la fois sombre, acide, hypnotique, abrasif, métallique, un disque tout sauf amical et accueillant. Pour entrer dans le monde musical des Dead Mammals, il va falloir vous mettre d'abord dans la peau d'une race en danger critique de disparition, faire comme si la fin du monde était pour demain, voire pour ce soir, et faire de l'écoute de l'album une expérience ultime, de celles dont ne ressort jamais totalement indemne, mais avec des séquelles psychologiques qui, voyons le bon côté des choses, vous interdira désormais d'écouter la moindre sous-merde madonesque, ladygagaesque ou justinbieberesque. On le sait maintenant, on est à l'aube de la sixième extinction de masse de l'histoire biologique de la Terre, et nous sommes sur la liste des espèces vouées à disparaître (nous l'avons bien cherché), plus question donc de n'être que de serviles adorateurs d'un dieu de papier-monnaie et de ses apôtres politicards. En ce sens, Dead Mammals, est une catharsis sonore et sonique, une transgression musicale, une immersion magmatique dans un bruitisme qui doit autant au grunge qu'au stoner, entre rythmiques répétitives, basse tendue et fuzz embrasée. On pense aussi aux Melvins les plus aventureux à l'écoute de pièces de plus de six minutes comme "LS-51" ou "Belly of the river", peu faciles d'accès, infiniment oppressantes et douloureuses, mais si intenses qu'on en oublie facilement le merdier dans lequel on perd de plus en plus pied. Une telle tranche de fabrique d'acouphènes qu'on n' imagine pas une seule seconde qu'elle a pu être conçue dans le canapé du salon, en charentaises et en robe de chambre, et pourtant, on ne doit pas être loin de ce postulat.

ANIMOLS : 2 (CD, Monster Zero)

Les Italiens d'Animols, s'ils ne sont pas les plus gros reproducteurs du cheptel punk, ont néanmoins de la suite dans les idées, et ont surtout recours à un concept original, pour le moins. Avec un nom de groupe qui se traduit par "Animaux" en français, étonnez-vous qu'ils ne chantent que la gloire de nos amis à poils, à plumes, à écailles, à quatre pattes, à truffe humide. En dix ans, Animols n'avait jusqu'alors sorti que deux albums, tous deux vantant également les charmes et les vertus de diverses espèces. Avec ce nouvel EP, ils garnissent encore un peu plus leur arche et leur zoo. Cinq nouvelles bestioles viennent enrichir leur bestiaire, le guépard ("Ghepardo"), l'ours ("Orso"), la dinde ("Tachino"), le pingouin ("Pinguino")... et la sirène ("Sirena"), voilà ce que c'est que de s'affubler d'une queue de poisson, fût-ce sous un buste de danseuse topless. Après, ne me demandez pas de quoi il retourne, le groupe chantant dans sa langue

maternelle, l'italien, je suis un tantinet limité dans ma compréhension de ce jargon. Tout juste peut-on supposer que, avec un thème aussi obsessionnel, et un punk-rock à la Ramones, les ragazzi ne doivent pas trop se prendre au sérieux et limiter l'expression dramatique du sujet au strict minimum. De toute façon, à part le nounours, et, à l'extrême rigueur, le guépard, mais il faut être sacrément impressionnable, les autres bestiaux ne sont pas spécialement les mieux conçus pour nous faire cauchemarder à longueur de nuit, même si la sirène, dans la mythologie grecque, avait une fâcheuse tendance à boulotter les marins qu'elle parvenait à faire échouer sur les récifs après les avoir séduits par son chant. Honnêtement, avec des roberts comme les siens, quand elle commence à te grignoter les coucougnettes, tu ne penses sûrement pas que tu serviras à la fois d'entrée, de plat de résistance, de fromage et de dessert, tout ça en un même repas. Perso, dans une situation comme celle là, ce sont d'autres plaisirs gustatifs qui me viendraient à l'esprit. Trêve de philosophie de boudoir, le monde animal est en train de morfler grave, à cause de ce prédateur ultime qu'est l'homme. Regardez une photo de Macron en train de sourire, s'il ne ressemble pas à un grand carnassier, il n'a pas été banquier pour rien, c'est que l'humanité entière n'est constituée que de Bisounours, ça va être difficile à faire avaler. De là à torcher un essai biologique sur la disparition du pingouin ou la survie du guépard en milieu hostile avec un tel background musical, il y a une marge, du moins pas sans une certaine ironie dans le propos. En tout cas, si l'on fait abstraction de la dialectique générale du schème, il reste un chouette petit EP punk'n'roll qui vous fera regarder différemment le troupeau de dindons de votre cousine Gertrude, élèveuse dans son maconnais natal. De quoi peut-être même vous attendre au point d'en adopter un, tant que vous n'habitez pas un studio sur l'Avenue Foch.

PKRK : Elle (CD, Asso Kezako)

Boudiou, ça fait déjà treize ans que les Messins de PKRK se sont réformés. Et on n'a pas vu le temps filer. Comme on ne l'avait vu non plus avant. A la louche, la carrière du groupe peut se diviser en trois décennies plus ou moins lâches, la première, active, de 1987 à 1997, la deuxième, débandée, après le split, de 1997 à 2008, la troisième, un peu gonflée, depuis la reviviscence. Seul Vincent, chant et guitare, fut de tous les combats, depuis les plus primitifs, ce qui lui permet d'accentuer l'unité sonore qui préside à la musique du groupe. Depuis le retour, PKRK n'a sorti qu'un seul album, un live, précédé d'un EP et d'un single. "Elle" est donc leur nouvel opus, qu'on va appeler mini-album, avec ses 6 titres, même si, aujourd'hui, on a tendance à appeler ça un EP. Querelle lexicale que chacun manipule à sa convenance, mais qui porte peu à conséquence. Ce qui compte, n'est-ce point la musique ? De fait, PKRK fait toujours ce qu'on peut qualifier de punk-rock, bien que la tournure soit désormais moins binaire qu'autrefois, avec même quelques émanations post-punk pour mieux refléter l'évolution personnelle des musiciens ("Tous tout seul", "Sexes"). La mise en musique du poème d'Arthur Rimbaud, "Ma bohème" ("Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées", ça doit bien vous dire quelque chose non ?), est symbolique de cet état d'esprit. Et quand on compulse attentivement l'intérieur de la pochette du digipack (il existe aussi une version vinyl, en cire jaune), on note que le titre du disque devient "Elle#1", élégante métaphore pour indiquer qu'il s'agirait du premier volet d'un tryptique, de quoi retrouver la foi. Les rides n'ont touché que les humanoïdes composant le groupe, épargnant sa musique, sauf si l'on considère que la multiplication de sillons cutanés reste l'une des meilleures formes d'expression de l'expérience.

DEAD SPIKE : S'attendre au pire... (LP, Pourvu Xa Dure/Kick Your Asso/Has Been Mental/Kartier Libre Productions/Rusty Knife/Trauma Social/Antifascist Action)

Pas du genre à sortir du disque à tout prix les Dead Spike. Le "qu'il en coûte" ce n'est pas pour eux. Les artifices non plus. Du côté des Pyrénées, on est plutôt terre à terre, le deuxième album des Dead Spike revendique cette pratique. Oui, deuxième album seulement, alors que le groupe affiche déjà trois lustres d'existence. Quand on dit qu'on ne fait pas dans le consumérisme à outrance chez Dead Spike, ce ne sont pas des craques. Le quator ne sort un disque que lorsqu'il estime avoir quelque chose à dire. Et là, c'est vrai qu'il y a de quoi l'ouvrir ces derniers temps, la Macronie n'est guère propice à profiter béatement de la vie. Ce n'est pas comme si tout allait mal, c'est bien pire, même plus la peine de s'y attendre, on a le nez dedans. Du coup, le punk-rock revendicatif de Dead Spike prend tout son sens et déploie toute sa logique revendicative et dénonciatrice. Chacune des neuf chansons de ce disque est un

programme politique complet, plus percutant et plus adapté que ceux de tous ces pantins qui s'apprêtent à concourir pour le titre de salopard présidentiel remis en jeu (pipé) tous les cinq ans. Quitte à invoquer le souvenir de la Fraktion Armée Rouge, d'Action Directe ou des Brigades Rouges ("Mépris de classe"), soit, à la louche, tout ce qui pourrait nous sauver de l'arrogance nauséabonde d'une classe politique déconnectée des réalités, qu'elle soit marcheuse, écologiste ou insoumise, tout ça c'est la même soupe frelatée. "Connerie pour tous" proclame Dead Spike, oui, surtout du côté des palais, Bourbon ou Luxembourg, ça ne vaut guère que la peine de ressortir la guillotine, la dépoussiérer et la laver au raisiné néo-aristocratique. Voeu pieux quand on constate avec quelle apathie on accueille le moindre capitulaire élyséen au sein de la vile populace qu'on ne serait même pas surpris d'entendre entonner le "merci not' bon maître" d'antan en ramassant les miettes des orgies démagogiques qu'on lui agite sous le nez. La spike n'est pas si flapie que ça à l'écoute d'un album opportunément gravé sur un vinyl noir et rouge. La symbolique des couleurs reste toujours plus parlante qu'un discours sans substance.

JOYLINER : Check your pulse (CD autoproduit - www.joyliner.net)

Joyliner, c'est un peu la personnification de l'éternel retour. Le groupe est si discret entre chaque sortie d'album qu'on finit par ne plus trop y penser une fois qu'on a exploré tous les recoins de la dernière livraison. Jusqu'à ce qu'un nouveau courrier les rappelle à notre bon souvenir. Et il ne s'agit pas là que d'une formule rebattue, de circonstance, de politesse. Les souvenirs sont toujours bons quand on se les remémore dès qu'un nouvel album vient se glisser subrepticement dans nos oreilles attentives. "Count to ten", le précédent, a paru en 2015, "Check your pulse" semble donc s'être fait attendre. Je n'ai jamais su fier aux apparences. Le disque a été commencé en mai 2019 et finalisé en février 2020, ce qui aurait probablement abouti à une réalisation au printemps suivant. Sauf que les choses ne sont pas déroulées aussi simplement qu'elles auraient dû, tout le monde sait encore pourquoi. Le plan sans accroc originel a donc passablement été modifié. Et il a sûrement fallu retrouver une certaine motivation après le coup de gourdin vachard de Macron et sa clique de truands pour relancer une machine subitement grippée, ou plutôt coronavirée. Résultat des courses, "Check your pulse" ne sort que deux ans après son enregistrement. Certes, Joyliner ne sont pas spécialement réputés pour leur taylorisme jusqu'au boutiste, mais là, évidemment, la ponctualité en prend un sérieux coup dans l'entrejambe. On ne leur en veut pas. Primo parce qu'ils n'y sont pas pour grand-chose, secundo parce que ce disque, comme d'habitude, recèle son lot syndical de petits trésors mélodiques, dix pour être précis, les comptes ronds faisant toujours les bons amis. Le propos s'est légèrement posé par rapport aux exercices précédents. Mais après 25 ans d'ouvrage cent fois remis sur le métier, on peut bien s'accorder le luxe de souffler un peu non ? D'autant que Joyliner n'ont jamais connu de problèmes de ressources humaines, n'ont jamais eu à passer par les bureaux de recrutement. Le trio d'origine, JP et Richard Baron et Nicolas Duthuillé, est toujours sur le pont, bon pied bon oeil, et le quatrième larron, Eric Dupérier, monté à bord au début des années 2000, n'a jamais repris l'échelle de coupée en sens inverse, à part peut-être, comme tout le monde, pour aller s'écluser un ou deux cruchons de rhum lors des escales, rien de plus. De la noise originelle, Joyliner a conservé une certaine propension à ciseler de petites ritournelles enchanteresses et mélodiques, l'intensité primale ayant peu à peu laissé la place à une certaine méthodologie pop. Les tempi sont un peu plus médians, les guitares un peu plus claires, le chant un peu plus en équilibre. Rien d'étonnant, dès lors, à croiser Jon Auer, des Posies (qui, au passage, viennent de splitter en cette fin 2021 pour des raisons extra-musicales), sur "There", qu'il chante, avec un petit solo de guitare en prime. Il y a comme une forme de mélancolie sur ce nouvel album de Joyliner, que n'atténue guère la pochette, oeuvre surréaliste de l'indéboulonnable Mezzo, qui s'occupe du visuel du groupe depuis le deuxième EP (en 1999, encore un fidèle). Contrairement à ce que conseille le titre de ce disque, point n'est besoin de contrôler son pouls en l'écoulant, il y a toutes les chances qu'il conserve sa sérénité, et peu de risques qu'il vous ennuie. Ce n'est pas à cause de Joyliner que vous allez encombrer les services de réanimation du dernier hôpital encore ouvert dans les 100 bornes autour de chez vous, pas la peine donc de réserver l'hélico du SAMU. En revanche, il n'est pas exclu que l'enivrement, le qualificatif n'est pas surfait, qui va vous gagner s'installe durablement dans votre quotidien. Rien qu'un mojito et un canapé moelleux ne puissent aider à supporter.

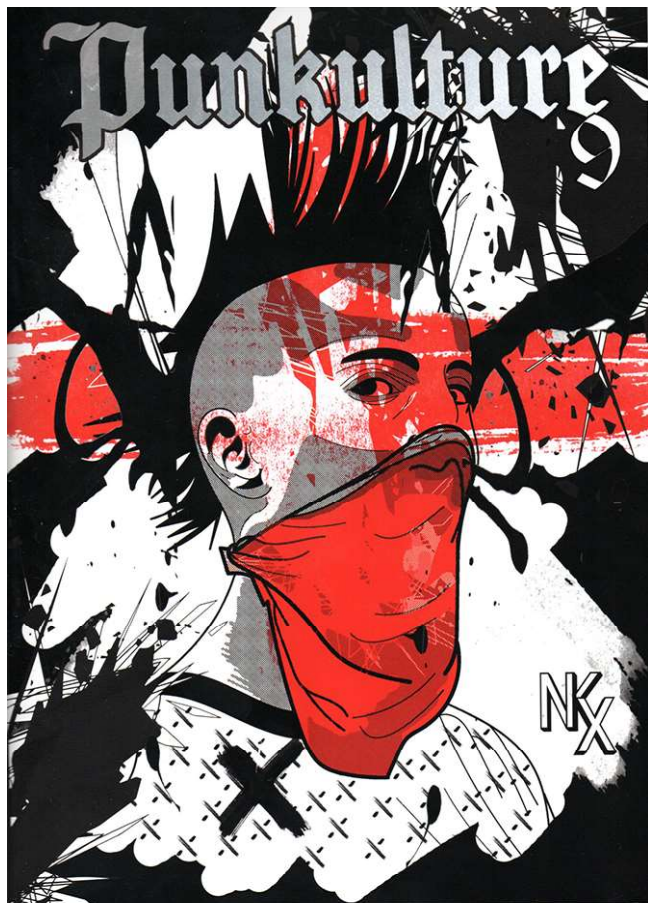
VANILLA BLUE : Dark cities (CD, Twenty Something/ Dangerhouse Skylab)

Pas nés de la dernière ondée les membres de Vanilla Blue. Le groupe, oui (est. 2019), les musiciens, pas vraiment. Leurs CV respectifs empilés les uns sur les autres montrent leur implication, plus ou moins sérieuse, plus ou moins longue, plus ou moins assidue, dans quelques dizaines de groupes de la région de Saint-Etienne. Sûrement de quoi faire plusieurs équipes de foot, si mes vagues notions en la matière ne sont pas trop pourries (c'est pas gagné), vu que c'est à peu près tout ce que m'inspire la préfecture de la Loire, insidieuse manière de me venger de tous ceux qui me prennent l'hypothalamus à tenter de me parler de ce sport de crétin à chaque fois que je mentionne la proximité relative avec Auxerre dès que j'évoque ma ville d'origine, Sens, dont tout le monde se contrefout, avec raison d'ailleurs, mais là n'est pas le propos. Au moins, si les deux chefs-lieux ne sont pas mieux lotis en matière de références culturelles, du côté du Massif Central on sait sans conteste parler de rock'n'roll, c'est déjà ça. Or donc, Vanilla Blue est formé de membres venus de groupes comme Sixpack, Zero Gain ou Protex Blue, ce qui ne peut que nous les rendre sympathiques sur le papier. Impression qui se confirme dès que l'on passe de la théorie à la pratique. Avec des antécédents lorgnant de manière fort salace du côté du rock tendance punk, il paraissait difficile pour Vanilla Blue de ne pas se faufiler dans ce même trou de souris. Ici, on pourrait plutôt parler de pop musclée, avec références dévouées envers les Replacements, dans leurs aventures les plus torrides, Big Star, ou, de ce côté de l'Atlantique, les Dirty Hands. Vanilla Blue savent trisser une mélodie efficiente, savent plaquer un accord imparable, savent rendre fluide et gouleyante une pop tantôt rugissante, tantôt caressante, au gré des émotions, des atmosphères, des variations d'humeur. Les références américaines sont prégnantes sur la plupart des morceaux, genre Hüsker Dü, période Reflex/SST ("The pain is over"). On a connu plus embarrassants comme mentors.

PUNKULTURE 9 (Fanzine, Mass Productions - www.massprod.com)

Comme tous les ans, à peu près à la même époque, même si cette "régularité" n'est pas une science exacte, le "Punkulture" nouveau vient nous rappeler que le punk n'est pas encore mort, malgré les coups de boutoir de la bienpensance, malgré les chatouilles d'un virus taquin, malgré les interdictions de pogoter en rond d'un pouvoir bourgeois sclérosé, donc autoritaire. 100 pages de punk-rock, encore que pas que, pour témoigner de la vitalité d'un genre qui manie aussi bien l'outrance que la conscience, la pensée que le pamphlet, le transitoire que l'histoire. Le cocktail est désormais bien au point, touillé avec maestria, servi avec classe (toujours ce papier glacé que nous caresse les empreintes digitales avec suavité), dégusté avec délectation, du moins dans mon cas. J'espère qu'il en est de même pour vous, car, comme le dit si bien le slogan, si tu n'as pas lu "Punkulture" à 50 ans, tu as raté ta vie, un adage qui ne concerne pas ceux qui avaient déjà dépassé cet âge de péremption à la naissance du zine, évidemment, puisqu'il n'y a pas d'effet rétroactif. Attaquons donc le sommaire de ce neuvième commandement punk, "Tu te laisseras aller à tes appétits électriques". Comme d'habitude, dans les pages de Punkulture, on croise de l'ancien et du moderne, de la musique et du visuel, de l'entretien et de l'analyse. On commencera par un bréviaire de portraits fouillés et détaillés d'activistes de longue date, de quoi vous calez la caillette avant la suite du menu, J-R Ubu (toute ressemblance patronymique avec un héros d'Alfred Jarry ne semble apparemment pas fortuite), du collectif des Transmusicales de Rennes, Patrice Herr Sang (toute ressemblance patronymique caricaturale et satirique avec un magnat nauséabond de la presse française fasciste non seulement n'est pas fortuite mais même hautement et symboliquement détournée), grand mogul de la mouvance New Wave, et Pat Kebra (toute ressemblance patronymique avec un rat loubard de BD est purement et simplement fortuite, l'humain s'étant baptisé ainsi avant le *rattus norvegicus* de papier, ce qui ne veut pas dire que ce dernier ne fut pas inspiré par le premier, mais je ne vais pas me lancer dans cette dissection comparative aujourd'hui), ex guitariste d'Oberkampf devenu promoteur musical. Dans les trois cas, les entretiens explorent tous les coins et les recoins de leur vie et de leur oeuvre, de quoi devenir incollables une fois le zine refermé, même si je ne suis pas sûr que ça soit d'une grande utilité lors d'un prochain "Trivial Pursuit", je n'ai pas le souvenir qu'il en existe une édition "punk". Restons dans le vintage avec quelques groupes qui n'en sont pas à leurs premières sérénades, les Damned, suite et fin de leur longue saga, les Dickies, groupe à cojones, les Moving Targets, bruitistes et fiers de l'être, U.K. Subs, Charlie Harper dissertant sur chacun des 26 albums

officiels du groupe. N'oublions pas l'actualité plus récente, avec les Vibrafingers, punk-rock et déconnade, Butter Beans, chili con ska-punk, Guillotine, punk-rock'n'roll et couperet, MiSanDao, oï au pays de Mao. Les souvenirs s'égrènent aussi au détour d'évocations nostalgiques, surtout du côté du hard-core, avec le groupe Apologize ou le label Bunker Records, et du post-punk, avec Pete Jones, éphémère bassiste de Public Image Limited. Chaque numéro de "Punkulture" nous offrant une petite visite guidée d'un pays différent, c'est la Grèce qui a les honneurs de devenir, pour quelques mois, le centre du monde, avec un tour report du groupe franco-grec Krav Boca et un petit état des lieux de la scène locale depuis les années 80, mieux que le Guide du Routard pour ce qui est de l'état du punk dans ce pays, mais quand même moins bien pour qui s'intéresse aux vieilles pierres. Moralité, il vous faut les deux lors de vos prochaines vacances entre l'Acropole et les Cyclades. Le numéro précédent nous emmenait en Russie, on y retourne avec un petit tour-report moscovite du groupe catalan Opcio K-95. En ces temps de piqûres de rappel trimestrielles (mensuelles avant l'été ? hebdomadaires avant la fin de l'année ? au train où vont les choses, c'est là que je suis content de ne pas m'être fait injecté cette saloperie, mais je m'égare je crois), "Punkulture" est toujours dans l'air (vicié) du temps. Enfin, troisième région traversée, façon pseudo-BD, original et bien vu, le Maghreb, qu'on ne soupçonnerait pas terre punk compte tenu de la chape de plomb religieuse qui le recouvre, mais c'est comme partout, la résistance finit toujours par s'organiser là où il y a dictature. Je terminerai par le côté féminin du punk, avec une interview du collectif Salut les Zikettes, un papier fourre-tout de Blam-Blam sur l'actualité fémi-punk et le portrait-présentation de Natasha Kix, à qui a été confiée la couverture de ce numéro, tout en rouge-noir-blanc, des couleurs qui devraient vous interpeller, comme elles l'ont fait pour Bibi-Lolo. Je ne vous fais pas la retape pour la chronique de Marcor, ou celles des disques-fanzines-livres, c'est habituel, voire syndical, dans les colonnes de Punkulture, de quoi vous aider à orienter vos achats pour les prochains mois. Sans engraisser la grande distribution ou les géants du e-commerce, mais plutôt les petits boutiquiers, s'il en existe encore près de chez vous, ou les listes VPC, il en existe encore plus ou moins loin de chez vous. Prochain numéro a priori prévu pour l'été 2022, notez vos agendas, et retrouvez-vous les manches pour les rédacteurs, la trêve des confiseurs aura été de courte durée cette année.



DISCORDENSE : Normandie and five other songs EP (CD, P.O.G.O. Records)

Voilà des gens qui semblent avoir apprécié leurs cours de géographie à l'école. Des Lyonnais qui vantent la Normandie, tout en introduisant la chanson homonyme, "Normandie", celle qui ouvre ce disque, par quelques notes évoquant le fameux bidouillage électronique d'"Ici Londres, les Français parlent aux Français", il semble que l'histoire ne leur était pas non plus trop rébarbative. Groupe post-noise à l'approche théâtrale, Discordense fait la part belle aux machines et aux samples, avec cependant une guitare shamanique et une basse ronflante pour rappeler que c'est quand même de rock dont il s'agit. Une musique lancinante, des textes minimalistes qui tiennent plus du slogan répétitif que de la logorrhée verbeuse, Discordense vogue sur des flots tour à tour menaçants comme le Pot-au-Noir et tempétueux comme les quarantièmes rugissants. On est quelque part entre Helmet, Fugazi et les Virgin Prunes, dans l'expression la plus intrusive du discours post-punk, quand ça suinte du moindre accord, du moindre loop, du moindre beat. Un disque suffocant et étouffant qu'il paraît déconseillé à un asthmatique d'écouter sans un bon stock de ventoline, quoi qu'on en trouve dans ses sillons ("Ventoline", le morceau). Certes, les mélodies sont réduites à la portion congrue, souvent portées par un tempo métronomique, mais la guitare, qu'elle s'exprime de manière aigrette ou de façon rageuse, sait toujours nous tenir en haleine, comme ces films au suspense insoutenable, quand on se demande quand ça va craquer, sauf qu'ici ça n'arrive pas, la tension monte, monte, monte... et le morceau peut s'arrêter abruptement, nous laissant pantois et aussi désespéré que si l'on venait de nous annoncer que la Troisième Guerre Mondiale avait été déclarée hier soir ("Headache"), ce qui ne saurait même pas nous surprendre dans cette atmosphère sonore délétère et pernicieuse. Le terme de "vacuité musicale" ne fait définitivement pas partie du référentiel lexical de Discordense. On ne peut que leur en savoir gré.

Marc VILLARD : L'homme aux doigts d'or (Cohen&Cohen - www.cohen-cohen.fr)

Marc Villard aime le format court, celui qui va à l'essentiel sans s'empêtrer dans des circonvolutions parfois fastidieuses ni des digressions souvent disgracieuses. La nouvelle est l'art de la concision, de l'énergie, de l'instantané. La nouvelle est au roman ce que la chanson est à l'opéra, une vignette qui s'écoute, se réécoute, se picore, se goûte avec un café. Essayez de faire la même chose avec "La guerre et la paix" de Tolstoï ou "L'anneau du Nibelung", la tétralogie de Wagner. Marc Villard aime tellement la technique de la nouvelle qu'il en aurait écrit cinq bonnes centaines au cours de son demi-siècle de carrière littéraire, ce qui, finalement, n'en fait jamais qu'une dizaine par an, de quoi relativiser ce score élevé, sans en minimiser l'impact. Surtout que le briscard ne fait pas que ça, il a également fait paraître plus d'une vingtaine de romans. Clairement, il gagnerait à se faire greffer un clavier au bout des bras. Outre que ça lui permettrait de devenir un précurseur en matière de "scripturotechnologie", il pourrait certainement se dégager un peu de temps pour s'occuper d'une collection de timbres ou faire du macramé, on n'est jamais trop prudent avec le champ des possibles. Pour l'heure, c'est de nouvelles dont il s'agit avec cet "Homme aux doigts d'or" qui n'est autre, dans l'histoire courte éponyme, que le peintre américain Edward Hopper, le recueil étant d'ailleurs dédié à l'art en général. Hopper dont le tableau "Gas" orne la couverture de cet opuscule. "L'homme aux doigts d'or", la nouvelle, se penche sur la genèse de son tableau le plus célèbre, "Nighthawks", sur fond de cinéma et de Grande Dépression, avec un Boris Karloff fantomatique qui apparaît furtivement entre les lignes. Edward Hopper est le héros d'une autre nouvelle, "Rue des Lombards", qui se situe dans le Paris de 1906, puisque le peintre fera trois séjours dans la capitale entre 1906 et 1910, années formatrices puisqu'il produit alors une trentaine d'oeuvres, ses premières d'importance. Marc Villard parsème sa nouvelle de petits détails croustillants, comme la saucisse de Morteau aux lentilles qui aiguise le sens de la cuisine de Hopper, qui restera un francophile convaincu tout au long de sa vie. Après ces deux nouvelles consacrées à Edward Hopper, Marc Villard en aligne un bréviaire d'autres rendant hommage au jazz, l'auteur n'a pas écrit pour la revue "Jazzman" durant quelques années par hasard. "Honda" s'intéresse à Miles Davis, le peintre étant encore plus difficile à cerner que le trompettiste free-jazz, puisqu'ici sa "toile" n'est autre qu'un tapis. Même ce sujet aurait été trop simple pour Marc Villard, qui trouve le moyen, en quelques pages, d'évoquer aussi la quête perpétuelle d'argent de Davis, qui l'oblige à faire le modèle publicitaire, ou sa prise de bec avec un yakuza, solidement tancé par une petite frappe mexicaine. Il fallait oser ce grand écart stylistique. Dans "Just you just me", on croise la route de Thelonious Monk et de

la baronne Pannonica de Koenigswarter, amie autant que mécène. Monk lui dédiera sa composition "Pannonica" et c'est dans son appartement que mourra Charlie Parker. Dans cette nouvelle, Villard s'intéresse à la notion très relative de célébrité. Monk, grand amateur de toques, puisqu'il en portait en permanence, y compris sur scène, décide de s'en faire confectionner une par un chapelier new-yorkais qu'on lui a recommandé. Ce dernier ne reconnaît même pas le jazzman, qui lui fait pourtant une petite démonstration de son art sur le piano familial, le chapelier trouvant qu'il se débrouille assez bien, sans plus. Monk, le sorcier des 88 touches, n'envoûtait donc pas à coup sûr. Enfin dans "Tequila" c'est Chet Baker qui est à l'honneur, si l'on peut dire. En 1965/66, éternellement fauché à cause de la dope, le trompettiste se retrouve à faire de la vulgaire muzak pour payer ses doses et ses factures, jusqu'à ce qu'il tombe entre les mains des flics de San Francisco qui lui demandent de balancer ses dealers pour lui éviter le zonzon. Ce qui s'appelle tomber de Charybde en Scylla. Le pire restant à venir quand des nerfs lui font sauter les ratiches et lui fracturent la mâchoire, pour l'exemple, pour la vengeance, et un peu pour la paix du business aussi. Une mésaventure qui l'éloignera de la scène durant plusieurs années. Suivent trois nouvelles se déroulant au Portugal. "Belem" traite du danger létal à trop fouiller le passé d'un extrémiste présumé mort et qui s'en contente. Question alternative : La mort peut-elle être considérée comme maladie professionnelle pour une journaliste trop curieuse et trop ambitieuse ? Autrement philosophique, "Sur le sable" étudie le poids des photos comme palliatif au choc des matraques. Retour aux Etats-Unis avec les deux derniers récits. "Juarez" s'intéresse à la Révolution mexicaine de 1911, et plus particulièrement aux quelques jours entourant la prise de la ville mexicaine par Pancho Villa, le 9 mai, et sa première approche de la ville texane jumelle d'El Paso, tandis que "La route de Modesto" suit les pas d'une kidnapeuse à la petite semaine. Un recueil très éclectique dans ses thématiques, avec l'art dans toute sa diversité en toile de fond, bien que les deux dernières, tenant plus du thriller, sont fort éloignées de l'esthétique pure. Ce qui reste, après tout, la signature de Marc Villard, qui n'a jamais fait bon ménage avec la pensée unique, fût-elle seulement littéraire. Et ce n'est pas tous les jours qu'on croise Edward Hopper ailleurs que dans un musée.



ENOLA : Inner ruins (CD, P.O.G.O. Records)

Semblant issu d'un monde parallèle, Enola a définitivement tourné le dos à la misère musicale qui reste trop souvent l'apanage d'un rock français encore pétri de variété, au pire, ou de pop, au mieux. Enola vient du hardcore, mais en version post-cataclysmique. Comme si Mad Max avait décidé de monter un groupe avec la pire racaille d'un monde en décomposition. Les guitares vrombissent comme un moteur gavé de nitrométhane en échappement libre. La batterie est aussi délicate qu'une razzia de punks mutants anéantissant tout sur son passage, avec eux l'herbe, déjà rachitique, ne repousse vraiment plus, du moins pour les quelques prochains siècles. Et la basse se déplace avec la grâce d'une charge d'éléphants sous EPO. Reste le chant, qui évoque les trilles aériennes d'un Conan qui se serait pris les grelots dans un piège à ours. Pour bien démontrer que leur hardcore est plus déviant qu'un pédophile priapique, les chansons d'Enola flirtent régulièrement avec les cinq minutes, ce qui leur laisse largement le temps de développer leurs théories sur le délabrement mental d'une humanité qui n'en a plus pour très longtemps à souffrir de ses errances pseudo-intellectuelles. Il faut dire qu'ils ont pris le temps de la réflexion, "Inner ruins" n'étant que leur premier album, alors que le groupe existe depuis une dizaine d'années. On ne pourra pas dire d'eux qu'ils ont foncé sans discernement dans la muleta agitée par tous les oiseaux de mauvaise augure qui nous courent sur le prépuce avec leurs considérations politiciennes de bas étage et leur béatitude benoîtement optimiste, tandis que, dans le même temps, ils nous entraînent droit dans un mur pourtant aussi discret que la Grande Muraille de Chine. Les ruines intérieures du titre de ce disque, ce sont celles qui s'effritent en nous chaque jour un peu plus, à mesure que nous prenons conscience de l'inanité d'un monde aussi factice que le cercelet d'une starlette de la télé-réalité. Avantage, si elle fonce dans un mur celle-ci, ça ne fera pas de gros dégâts. Sauf si on arrive à lui pirater son Iphone et à lui faire écouter Enola en boucle, de quoi lui provoquer un état de transe qu'elle ne connaîtra sinon jamais. Question subsidiaire : Le post-hardcore est-il soluble dans la bêtise ? Réponse : Non ! Définitivement non ! Au contraire, j'aurais plutôt tendance à penser que les adeptes du genre auraient sûrement plus leur place sous la Coupole que la quarantaine de grabataires qui y siègent à perpétuité. Mais il ne va pas être facile de convaincre mes contemporains de la justesse de ce raisonnement. Pour ça, Enola auraient plus d'arguments que moi, encore faudrait-il qu'ils aient un minimum de visibilité médiatique, ce qui, au pays de Michel Sardou, relève du doux rêve et de l'utopie. Pas grave, j'entamerai mon oeuvre prosélytique par ma chambrette, point de départ d'un rayonnement qui finira bien, un jour, par payer.

ROCCO GLAVIO : Foutre le feu et vivre heureux ! (CD autoproduit)

Le groupe savoyard a-t-il eu envie de rendre hommage à Rocco Siffredi avec ce nom parodique ? Même si ce n'est pas tout à fait le même genre de crachat que l'acteur le mieux monté du cinéma italien glaviote au meilleur de sa forme. La satire, c'est le fond de commerce de Rocco Glavio dont le punk-rock, qui tape un peu dans tous les styles, se veut militant, conscient et concerné sous des apparences de marrade et de déconnade, substances morales pas assez souvent usitées dès qu'on se propose de manifester sa rage, sa colère et son acrimonie. Du coup, ce n'est peut-être pas un hasard si Rocco Glavio nous rappelle foutrement Garage Lopez ("27" par exemple, qui n'oublie pas d'évoquer Mia Zapata, louable attention) qui, eux non plus, n'engendrent pas vraiment la mélancolie tout en dénonçant les turpitudes de notre écosystème anthropologique. "Foutre le feu et vivre heureux !" est un vers extrait de "Anarchie", le morceau d'ouverture de cet album, "Anarchie chérie" même, comme ils le déclarent à Proudhon autant qu'à Bakounine ("Black block"). En fait, chaque morceau est une petite vignette qui nous renvoie à nos propres expériences de la vie, comme "Beauf atomique" (on en connaît tous, hélas, même si on préférerait éviter de les croiser), "Monster" (et nos peurs enfantines), "Punk 80" et "Keupon" (anarchie le retour), "M Artaud" (les dérivées de la psychiatrie, avec, en prime, une déclamation d'"Aliénation et magie noire" par Antonin Artaud, qui ne savait que trop de quoi il retournait), "TV lover" (quand le petit écran n'est plus qu'un aspirateur à publicité). Malgré la mort programmée de la culture en ces temps de caporalisme exacerbé, le punk, lui, se porte encore plutôt beau, avec de plus en plus de vellétés de revenir à la clandestinité pour ne pas se laisser manipuler impunément par la politique, même dissimulée derrière de faux alibis sanitaires. Mollarder n'est-il pas le luxe suprême quand on nous casse les burnes avec de putain de gestes barrières antisociaux ? Rocco Glavio ont aussi fait une chanson là-dessus, "Jean Neymar", jeu de mot pourri et usé jusqu'à la chaussette, certes, mais qui vaut

bien un amphigouri d'académicien sénile et d'épidémiologiste de bazar. Et puisqu'on est dans le politiquement correct de pacotille, signalons que même les tenants de #metoo seront aux anges en apprenant que le groupe est parfaitement paritaire, deux garçons deux filles, mieux que Jean Dujardin et Alexandra Lamy, même si, le chant étant censé être mixte, on n'entend guère que celui de Loïc, également guitariste, et fort peu celui de Sasha, mais il paraît que cette dernière étant plutôt physique sur scène, sautant partout comme si elle était la fille cachée de Zébulon, je suppose qu'il est plus aisé d'apprécier ses talents en live, bien que, aisé, ces derniers temps, ne soit peut-être pas le terme le plus adapté à la situation d'un groupe que avoue que les planches restent le terrain sur lequel ils préfèrent évoluer. Un risque d'ailleurs, pour un gang qui prétend vouloir y foutre le feu. Y aura-t-il toujours un pompier dans la salle ? Ce à quoi ils répondront sûrement "Fuck off". J'adhère.

SNOTTY CHEEKBONES : Avanti (CD, Monster Zero)

C'est l'histoire d'une renaissance, loin de l'emphase scénique extrême des boursoflures pseudo électriques qu'on nous présente comme la quintessence du rock, pas du rock'n'roll, du rock, toute la différence est dans l'absence de ce "n'roll" qui nous ramène aux origines de tout, les tripes et le pelvis. Les Suisses de Snotty Cheekbones sont donc revenus des Enfers, comme Héraklès, comme Persée, comme Ulysse. Apparus en 1999, ils disparaissent en 2008 après avoir laissé derrière eux deux albums de pur pop-punk qui leur avaient permis de se hisser au même rang seigneurial que des gens comme the Offspring ou Randy. Aujourd'hui, treize ans après leur évaporation, les Snotty Cheekbones redémarrent l'aventure avec ce mot d'ordre séminal : "Avanti". "En avant" comme on le criait sur les champs de bataille d'antan, pour se donner du coeur et du courage. "En avant" comme une charge de cavalerie programmée pour ne faire ni quartier ni prisonniers. Ce qu'on ressent à l'écoute de cet album du renouveau. Le pop-punk est toujours à l'honneur, mélodies sucrées qui dégoulinent comme de la confiture de groseilles, à ne pas donner aux cochons donc, on a du savoir-vivre, tempi enlevés qui feraient rougir de plaisir les Ramones s'ils étaient encore de ce monde pour apprécier l'hommage à peine voilé ("Loudmouth", qui n'est pas une reprise), rythmes binaires qui vont à l'essentiel, suintant des jacks et des amplis comme une coulée de lave en fusion. Les Snotty Cheekbones ne sont pas là pour admirer le paysage, leur cavalcade électrique les poussant toujours plus avant, sans rien regretter, sans rien oublier ("I remember"), sans ronds de jambes, sans faire le vieux beau ("Idiot parade", "Dirty teeth", "Scumbag"). Les Snotty Cheekbones restent de sales gosses mal dégrossis ("Domenico Silano", qui s'intéresse au cas de ce truand suisse ayant participé au casse du siècle helvète), ce qui ne les empêche pas d'apprécier la poésie quand ils en ont l'occasion ("Sunny day"), voire de prendre le contre-pied de leur mantra pop-punk avec un petit regatta pour clore leur album ("Ferry"), ce qu'on était loin d'attendre de leur part. Reste un disque plutôt vif d'esprit, allègre et énergisant. Certains sont tombés raides dingues de leur voisine pour moins que ça.

Le TUNNEL DE L'ENFER : Tribute to daylight (CD, Minga Records)

Vous prenez une bonne rasade de Stupid Karaté et de Turbovid 19, trois des quatre membres du Tunnel De L'Enfer ont fait leurs classes dans ces deux combos, vous essayez de regrouper un maximum de prises électriques dans un espace le plus réduit possible, vous y branchez les quarante doigts biologiquement mis à disposition et vous réarmez le disjoncteur. Outre de chouettes éclairs bleuâtres et une saine odeur de viande grillée, avec supplément de parfum kératine, vous vous esbaudirez de voir sauter les quatre trublions du Tunnel De L'Enfer un peu partout dans la pièce. Une fois les batteries rechargées, vous leur collez leurs instruments préférés dans les pattes et vous comptez "ouane tou tri for" en 78 tours. En moins de dix minutes, le Tunnel De L'Enfer vous aura pondu un album qui va coller la honte à Usain Bolt, voire même à Max Verstappen. Avec ou sans moteur, ils ne pourront jamais suivre le rythme imposé par le groupe lillois. Un gang pas fanfaron pour deux sous, qui prétend faire du fast-punk. Mais là, les gars, je trouve que vous vous sous-estimez. Fast, c'est clairement pas assez rapide pour ce que vous faites, vous pouvez aisément rajouter quelques épithètes fleuris et turbocompressés pour ne pas égarer le chaland. C'est pas pour dire, mais sept morceaux torchés en moins de sept minutes, blancs entre les titres compris, on ne peut plus vraiment parler de rapidité, on est de l'ordre du supersonique. Et encore, je n'ai même pas mentionné les introductions de toutes ces chansonnettes, extraites de la bande-son du film "Daylight" ("Le tunnel de l'enfer" une fois traduit

par nos cousins Québécois, ça devrait vous filer un indice quant au sens du nom du groupe) de Rob Cohen, avec Sylvester Stallone. Ce qui réduit d'autant la durée purement musicale de chaque ariette. Je ne sais pas ce qu'ils avaient pris au petit-déjeuner pour leur filer une turista pareille, version grand luxe, mais ça devait être du brutal. Personnellement, je crois que je vais éviter de répondre à une invitation à dîner de leur part. Je crains de ne pas courir assez vite pour éviter la grosse catastrophe dans mon caleçon. Ce petit détail mis à part, ce sont sûrement de charmants garçons, quoiqu'un brin excentriques peut-être, qui doivent faire le délice de leurs belles-mères. Ces dernières n'ayant peut-être pas perçu l'analogie étroite entre les activités ludiques de leurs gendres et l'hyperactivité instinctive de Beep Beep ou de Speedy Gonzales.

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

QUERCITRON

Espèce d'arbre atteint, selon le point de vue, de daltonisme ou de sérieux troubles de la personnalité. Intérieurement, il doit bien se demander ce qu'il est, extérieurement ce qu'il paraît être. On a connu plus sereine comme destinée, ce qui doit être déstabilisant pour un être qui ne bougera pas d'un poil de toute son existence. On est loin de l'hystérique professionnel quand on traite d'un végétal. Un brin d'étymologie tout d'abord, car elle n'est pas banale non plus. Le nom français du quercitron n'est que la simple transposition du mot anglais homonyme, jusque-là, on reste dans le raisonnable. Mais les anglais, dont l'humour pince-sans-rire n'est plus à vanter, se sont bien amusés à composer ce mot, issu du latin "quercus", "chêne", et de "citron", tout bêtement. Certes, en anglais, on a tendance à utiliser habituellement le mot "lemon" pour qualifier cet agrume, mais "citron" est aussi admis dans la langue de Shakespeare, même s'il désigne une variété un poil plus grosse que celle appelée "lemon", la plus courante. On se retrouve à notre corps défendant dans une querelle de spécialiste, de botaniste et de marchande des quatre saisons, mais, au moins, le quercitron s'offre-t-il à bon compte une certaine noblesse patronymique, le mot "citron", aussi bien en français qu'en anglais, étant issu du bas latin "citrum". Ce mot de "quercitron" apparaît à la toute fin du XVIIIème siècle en Amérique du Nord, une fois que les États-Unis eurent réglé leur petites affaires familiales avec l'Angleterre, ce qui leur laissa un peu de temps libre pour s'occuper de choses plus usuelles, comme de recenser leur



flore et d'en nommer ses composantes, puisque c'est sur ce sous-continent que pousse cet arbre, essentiellement la partie orientale des États-Unis, entre Ontario, Texas, Floride et Maine. C'est après qu'on eut nommé le quercitron que les embrouilles commencèrent, comme s'il n'attendait que ça pour faire parler de lui, alors que, jusque là, il s'était tenu tranquille. Accrochez-vous bien, je ne me répéterai pas. Le quercitron est le nom vernaculaire de "quercus velutina", qu'on connaît mieux sous le nom de chêne noir d'Amérique du Nord. Je distingue déjà d'ici votre étonnement, si ce chêne est dit "noir", comment peut-il se retrouver associé au citron, dont la couleur, comme chacun sait, selon les variétés, est soit jaune soit verte ? Ce n'est pas fini, ça se complique, car ce chêne noir appartient au sous-genre des chênes rouges. Là, normalement, vous devez être en train de vous dire que je vous prend pour une quiche avec toutes ces histoires de couleurs, une vraie palette de peintre. Mais j'en ai encore sous le pied. C'est que ce chêne noir, de la famille des chênes rouges, produit un pigment, la quercitrine, dont la couleur est, je vous le donne en mille... jaune ? Bingo ! On y est arrivé, on a enfin percé le mystère du nom de notre feuillu. Celui qui a baptisé le baliveau en avait dans le citron, on ne peut le nier. Mais je ne peux pas vous laisser sur une issue aussi simplette, je me sens obligé d'en rajouter une couche. Une fois la quercitrine extraite de l'écorce du quercitron, son histoire n'est pas tout à fait terminée, il y a encore des nuances. Sous l'action de l'air, ou mélangée à des matières comme la cochenille, l'alun, l'acétate de plomb ou le nitrate d'argent, entre autres substances aux noms imprononçables, la quercitrine peut arborer des couleurs allant du plus bel écarlate au vert-olive en passant par le roux. Bref, à part le bleu, le blanc et le noir, le quercitron se fait quasiment son petit arc-en-ciel personnel rien qu'en croissant. Quant à son utilisation principale, c'est dans la teinture des cotons, à partir de la fin du XVIIIème siècle, que le quercitron fit des merveilles, mais on va peut-être s'arrêter là pour aujourd'hui, je vous laisse digérer ces premières informations et je repars à l'assaut plus tard, quand vous ne vous y attendrez plus.

RÉCHAMPISSAGE

Même si vous ne savez pas ce qu'est le réchampiissage, vous en avez forcément déjà vu le résultat au moins une fois dans votre vie, à moins que vous n'ayez jamais quitté la forêt qui vous a vu naître et qui vous verra probablement mourir, mais, dans ce cas, il n'y a absolument aucune chance que vous lisiez ce modeste papier, donc vous ne saurez jamais à quoi vous avez échappé, à côté de quoi vous êtes passé, et donc, même en vous menaçant des pires chatouilles, vous ne pourrez jamais balancer l'info à qui que ce soit. Heureux les simples d'esprit. Une fois dispensée cette petite mise au point, penchons-nous sur ce réchampiissage qui, je le sens, vous titille depuis quelques instants. Réchampiissage ou rechampiissage d'ailleurs, nos séniles académiciens, pour une fois, ne sont pas trop stricts sur l'orthographe, si vous souhaitez vous dispenser de l'accent,

pour le cas où vous ne sauriez pas lequel choisir dans le catalogue, faites-vous plaisir sans craindre les foudres à tendance psychotique des puristes de la graphie. Mais je vois que vous vous impatientez, je vais donc de ce pas, ou plutôt de ce doigt, vu que je ne me sers que rarement de mes pieds pour taper sur mon clavier, participer à votre édification intellectuelle. Le réchampiissage, selon la définition officielle, est l'action de réchampir, mais aussi la surface réchampiée. Pas mal non ? Au passage, vous noterez que, personnellement, je n'ai pas peur de me frotter à l'accent, j'aime bien ces petits machins qui surmontent quelques-unes de nos voyelles, c'est joli et ça ne fait de mal à personne, sauf aux allergiques à la dictée, mais on ne peut pas plaire à tout le monde. Bon, j'arrête de déconner, car j'ai comme l'impression que vous commencez à perdre votre sang-froid. Précisons d'abord que le terme dérive du verbe "échampir", qui lui-même vient de "champ", quand ce mot désigne un "fond sur lequel on représente ou détache quelque chose", tel qu'on l'entend en héraldique par exemple. Avec ces quelques indications, on en déduit donc que le réchampiissage est le fait de faire ressortir un ornement du fond sur lequel il est peint, soit en en marquant le contour, soit en le peignant d'une couleur différente. Promenez-vous dans une rue et regardez les numéros des maisons, si ceux-ci ne sont pas indiqués sur une petite plaque fixée dans le mur, ils sont forcément peints sur celui-ci, en foncé si le mur est de couleur claire, en clair si le mur est foncé, voilà un bel exemple de réchampiissage, sans qu'il soit besoin d'aller à l'autre bout du monde pour l'admirer. Le réchampiissage peut aussi être en relief, comme dans le cas des anciennes bornes indicatrices, où les informations sont gravées dans la pierre, et donc souvent peintes pour être plus lisibles. Là, je vous l'accorde, c'est déjà plus rare à rencontrer, à part sur quelques routes plus ou moins historiques, voire le long des rivières, mais le plus souvent c'est dans les musées qu'on y est confronté. Sinon, il reste les cimetières avec leurs stèles gravées, dont le réchampiissage reste lisible de nombreuses années, ou siècles, seules les vraiment très antiques n'étant plus guère attractives, mais comme on peut supposer qu'il n'y a plus grand monde non plus pour venir s'y recueillir, ça ne doit pas être trop perturbant pour ce qu'il reste de famille, si du moins elle continue à venir verser sa petite larme sur la dernière demeure de l'ancêtre. À l'inverse, peindre une moulure, sur une façade ou un plafond, afin de la faire mieux ressortir, est aussi du réchampiissage. Là encore, mieux vaut habiter une maison assez ancienne, ou, préférablement, un manoir ou un château, pour pouvoir en jouir au quotidien, ce qui n'est pas donné à tout le monde, pas à moi en tout cas.

